



Le Bourg des potiers au XIII^e siècle : un atelier "importé"

Henri Marchesi, Jacques Thiriot, Lucy Vallauri

► To cite this version:

Henri Marchesi, Jacques Thiriot, Lucy Vallauri. Le Bourg des potiers au XIII^e siècle : un atelier "importé". Le Temps des Découvertes. Marseille, de Protis à la reine Jeanne, Musée d'Histoire de Marseille, pp.36-49, 1993, 2-907-437-08-9. halshs-01592057

HAL Id: halshs-01592057

<https://shs.hal.science/halshs-01592057>

Submitted on 22 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Musées de Marseille

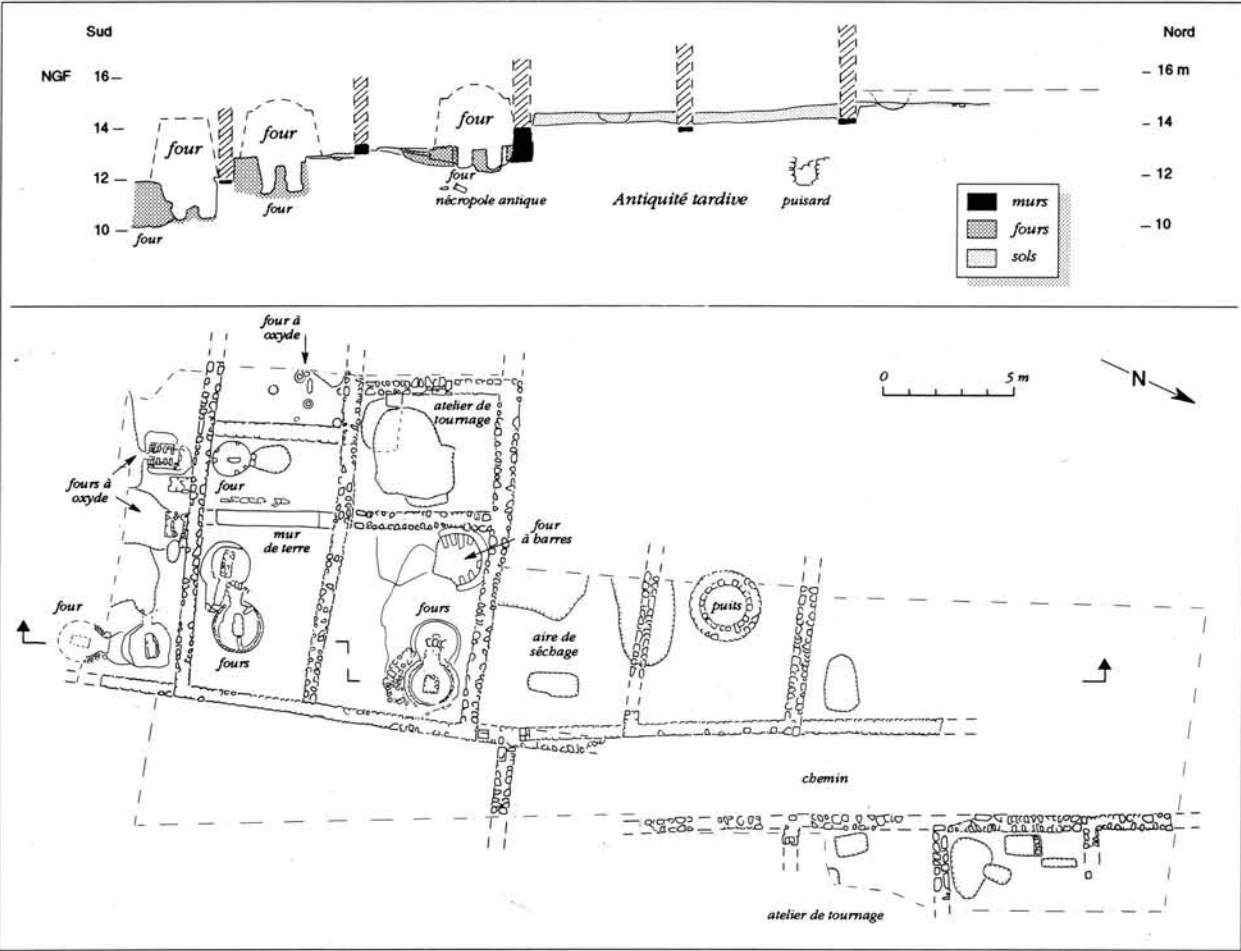
LE TEMPS DES DECOUVERTES

Marseille, de Protis à la reine Jeanne





Vue générale du chantier
au début des travaux.



Vestiges du quartier
des potiers.
Relevé et mise au net
H. Marchesi, L. Vallauri.

LE BOURG DES POTIERS AU XIII^e SIECLE : UN ATELIER « IMPORTE »

Dès 1987, lors de la construction de l'amphithéâtre de la Faculté de Sciences Economiques, sont apparus les premiers indices d'un atelier de potiers sous l'ancien jardin de l'Hospice des Incurables. Le diagnostic archéologique effectué en 1989 par l'Equipe Archéologique Municipale dans le triangle Sainte-Barbe a confirmé, par la mise au jour d'un four, la présence d'un artisanat de la céramique dans cette zone *extra muros*. La responsabilité de la fouille de ces niveaux médiévaux a été confiée au Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (U.P.R. 7527 du C.N.R.S.) dont un des thèmes privilégiés de recherche est l'histoire des techniques et des sociétés artisanales.

Malgré les délais et les contraintes imposés par la construction simultanée du parking, la fouille exhaustive et minutieuse de tous les niveaux médiévaux conservés a été réalisée pendant huit mois avec l'aide de contractuels A.F.A.N. et d'étudiants espagnols et portugais stagiaires qui ont travaillé souvent dans des conditions difficiles.

Les travaux de post-fouilles effectués depuis, qui ont bénéficié de l'attention de J.-P. Jacob et auxquels ont été associés des chercheurs du laboratoire ou appartenant à d'autres unités, permettent dès à présent de proposer des premiers résultats. Cette recherche pluridisciplinaire associant les sources écrites, l'archéologie et les analyses de laboratoire sera affinée en particulier par les données archéo-

magnétiques et numismatiques actuellement en cours.

Le burgus oleriorum

Rien ne permettait de soupçonner la présence d'un faubourg dans cette zone hors les murs. Les plus anciennes représentations de la ville au XVI^e siècle (G. Braun 1582, Ercole Negro 1590 ?) ne figurent dans ce secteur vide d'habitations et séparé de l'enceinte par le vallon Saint-Martin, que des jardins et des vignes enclos de murets. Les rares mentions qui nommaient le bourg des *Olliers* n'avaient pas retenu l'attention des érudits et des historiens. La plus ancienne apparition de ce toponyme, qui se perd dès le XV^e siècle, remonte d'après les premières recherches menées par H. Amouric à 1264. Pourtant, l'installation de ces artisans du feu, considérés dès le Moyen Age comme des pollueurs, est des plus classiques. Ils sont rejetés à l'extérieur de la cité mais à proximité immédiate d'une porte. Cet ensemble d'ateliers est d'autre part situé au carrefour des chemins menant au nord et proche de l'arrivée de l'aqueduc qui alimente la ville en eau.

C'est donc au cours du XIII^e siècle, pendant une époque de véritable renaissance économique et commerciale, que la ville de Marseille s'agrandit hors les murs par la création de plusieurs bourgs. Un véritable lotissement est conçu *ex nihilo*, sur un terrain qui semble vide depuis le VII^e siècle et recouvert progressivement par des terres de ruissellement. Les constructions sont fondées sur des vestiges témoins de l'Antiquité tardive (cabanes, puisard,

sols) bien datés par les céramiques et les monnaies. Parfois, elles sont directement en contact avec la nécropole antique. Les bâtiments orientés est-ouest de part et d'autre d'un axe de circulation nord-sud, s'étagent régulièrement sur le flanc de la colline qui mène à l'actuelle Porte d'Aix. Le plan masse des constructions mises au jour ne donne qu'une vision incomplète de ce quartier conservé sur 600 m². Mais on sait qu'il s'étendait plus au nord, par la découverte fortuite d'un four à l'extrémité du triangle Sainte-Barbe, sous le sol d'une maison du XVII^e siècle. La répétition des modules, en longues lanières étroites de plus de 15 m de long sur 5 m de large, paraît indiquer une volonté d'urbanisation comme celle observée dans le bourg contemporain découvert place du Général-de-Gaulle. Tout au long du XIII^e siècle, le quartier a évolué comme en témoignent l'arasement de murs, l'extension des bâtiments au nord-est et la superposition des sols et des fours.

La maquette réalisée à partir des données de fouille (cf. plan et coupe des vestiges découverts) offre un état de l'atelier dans le courant du XIII^e siècle et une restitution probable des volumes bâtis, des circulations et des matériaux employés (murs de pierres calcaires enduits de mortier, mais aussi élévations en terre, seuils en pierre et toitures de tuiles). Elle permet également de proposer une restitution de l'organisation spatiale de cet atelier péri-urbain qui est le premier exemple révélé par l'archéologie médiévale dans le sud de la France. Les lanières occupées par les ateliers et conservées parti-

lement semblent organisées de façon logique d'ouest en est : préparation de l'argile, façonnage, cuisson. Ainsi, c'est dans le secteur nord-est où des fosses rectangulaires carrelées ont été retrouvées que l'on restitue le travail de la terre et des emplacements de tours. De l'autre côté du chemin, remblayé constamment par les déchets de cuisson, les espaces en terrasse dépourvus d'installations lourdes sont interprétés comme des espaces ouverts utilisés pour le séchage des pots, le stockage des matériaux et l'alimentation en eau, bien assurée par la présence d'un puits de belle facture au centre d'une cour. Mais c'est dans le secteur sud-ouest que le parcellaire et les structures artisanales ont été le mieux conservés. Les onze fours découverts pour la cuisson des céramiques ou la préparation des oxydes étaient tous concentrés dans cette zone. Certains, superposés et rebâties en orientation inverse, indiquent clairement les changements d'organisation de l'atelier qui sont intervenus pendant toute sa durée d'activité.

Les moulages des fosses et des fours effectués pendant la fouille restituent fidèlement l'image de ces structures au moment de leur découverte.

Les fours à céramique sont tous d'assez petite taille et de plan circulaire, munis d'une sole constituée d'arceaux rayonnants reposant sur un pilier central. Les parois creusées dans la terre peuvent être chemisées de pierres ou de briques crues. Dans un cas, le laboratoire de cuisson est luté par une couche d'argile cannelée verticalement. Les superstructures des

fours, arasées au moment de l'abandon de l'atelier, sont restituées sans voûtement pour les plus anciens ou avec coupole comme le suggèrent les exemples archéologiques et ethnoarchéologiques méditerranéens.

Le four à barres...

un transfert technologique

Un four fait exception et sa présence en France mérite d'être soulignée. Il s'agit encore d'un four à tirage vertical, mais qui a la particularité de ne pas comporter de sole fixe. La paroi est percée de plusieurs rangées de trous destinés à recevoir des barres de terre cuite, sorte d'étagères supportant les poteries à cuire. Cette technique d'origine islamique est présente dans tout le bassin méditerranéen depuis le X^e siècle, et au-delà jusqu'en Asie centrale à Samarcande. Les exemples plus proches fournis récemment par l'archéologie espagnole à Saragosse, Balaguer et Murcie permettent de proposer une restitution du four de Marseille, l'exemple le plus septentrional connu à ce jour. L'innovation dans cet atelier urbain est aussi marquée par la présence de fours de petites dimensions réservés à la préparation des oxydes métalliques ou de la fritte (mélange de sable et de soude ayant subi une semi-fusion, et utilisé pour la fabrication de l'émail). Ces fours, très arasés, sont difficiles à expliquer en l'absence d'autres exemples archéologiques. L'un d'eux est toutefois assez proche des fours à réverbère connus dans les anciens traités de céramique, encyclopédies ou encore de nos jours au Maghreb. La fonction d'un tout petit four cir-



Restitution des fours
(réalisation P. Vallauri).

La paroi du four à barres
d'enfournement.

Four à paroi cannelée et
son dépotoir d'abandon.



Murcie : calle Ceferino.
Four à barres d'enfournement
en cours de prélèvement
pour la datation par
l'archéomagnétisme
(fouille J.-N. Palazon).

Marseille : four à oxyde.

Barres d'enfournement.



culaire est plus évidente : un récipient de terre qui le jouxtait contenait encore de l'oxyde de plomb nécessaire à la confection de la glaçure. L'outillage est peu abondant et son absence s'explique aisément. Les outils de fortune (peignes, coquilles, os, bois, couteaux ou lames de fer...) sont le lot commun de la plupart des potiers, et ceci à toutes les époques. Quelques fils de cuivre utilisés pour détacher les poteries du tour, des poinçons pour imprimer des décors, un lot de pernettes tripodes empêchant les vases glaçurés de coller entre eux au moment de la cuisson et les grandes barres cylindriques de terre sont les seuls témoins conservés d'un outillage spécifique.

Les productions : des potiers venus d'ailleurs...

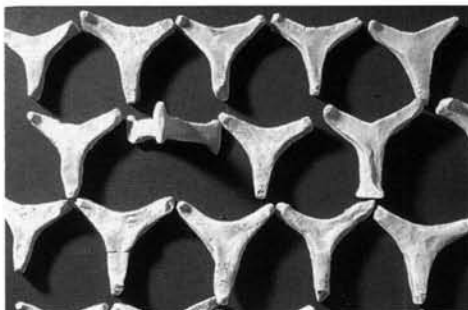
Les productions de l'atelier marseillais sont étonnantes à plus d'un titre. Elles sont à l'opposé des productions connues au XIII^e siècle dans la région sur le plan des techniques, formes et décors. Les pots et marmites communément fabriqués dans les ateliers ruraux étaient réalisés dans une argile siliceuse qui prenait une couleur grise au cours de la dernière cuisson réductrice. L'apport du carbone en surface permettait sinon d'imperméabiliser les pots, du moins de réaliser une vaisselle à usage culinaire prédominant. Cette méthode a prévalu en Provence depuis l'Antiquité tardive jusqu'à la fin du XIII^e siècle, comme en témoignent les nombreuses découvertes de fours isolés ou d'ateliers ruraux dans la vallée du Rhône, le Var, le Vaucluse et l'arrière-pays marseillais.

Au contraire, dans cet atelier urbain, les potiers fabriquent une vaisselle de couleur claire, cuite en atmosphère oxydante – indice d'un changement radical dans les goûts et de l'introduction de nouvelles techniques savantes, comme l'usage des glaçures au plomb, à l'antimoine ou à l'étain et des décors peints au cuivre et au manganèse.

L'argile utilisée principalement est une terre calcaire issue des gisements locaux exploités depuis l'époque grecque pour la confection des amphores et des vaisselles de table. Mais les potiers ont eu également recours à une autre pâte pour la vaisselle culinaire, et parfois à des mélanges de terre qui rendent les classifications difficiles (analyses géochimiques réalisées par M. Picon, Laboratoire de Céramologie, C.N.R.S. Lyon).

Variété et innovation du répertoire en pâte calcaire : une typologie inconnue en Provence

L'extrême diversité des formes produites dans cet atelier reflète les besoins d'une population urbaine cosmopolite et en plein essor, à l'époque comtale comme sous le règne des Angevins. Les céramiques reconstituées sont issues des dépotoirs qui comblaient les fours, les fosses ou le chemin. Ce premier échantillonnage présente au public les principaux types identifiés à ce jour. Mais au fur et à mesure de l'avancement des travaux, leur nombre ne cesse de s'accroître. L'étude permettra aussi de préciser l'évolution des formes pendant la durée d'activité des ateliers.

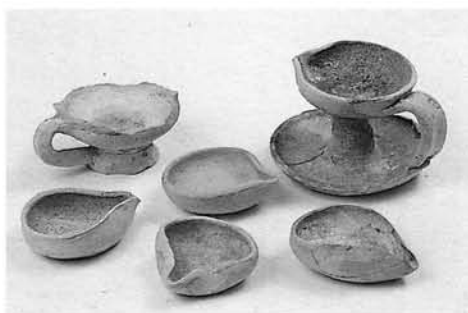


Pernettes tripodes.

La vaisselle de table émaillée.

Dépotoir de céramiques.

Lampes à huile en pâte calcaire.





Vase déformé
et surcuit.

La vaisselle culinaire
glazurée.

Jatte et
couvre-cle.

Lampes à huile
en pâte rouge.

De haut en bas :

Vases à liquide,
coupes et bassines.

Vase à fleur à
décor d'appliques
anthropomorphes.

Petits vases (« tarraillettes »),
billes et perles.

Tirelires.

Vase à fleur à
décor d'appliques
anthropomorphes,
détail.

Mesures.



La plus grande production d'objets répond aux exigences du quotidien : besoin en eau (tuyaux de canalisations, godets de noria) et besoin en éclairage comme l'illustre la variété du répertoire des lampes à huile (simple coupelle à bec pincé ou forme plus élaborée sur pied). Aux gros vases, jarres et bouteilles à col, utiles au stockage des liquides et aliments s'ajoutent les bassines aux fonctions multiples de lavage ou préparation des pâtes. Dans cette catégorie de vaisselle utilitaire on retrouve toute une « quincaillerie de terre » tels que les abreuvoirs, les vases à fleurs, mortiers, trompes d'appel, billes et perles, « tarraillettes », sans oublier les innombrables tirelires indispensables à l'économie des familles !

Des séries de mesures parfois estampillées, des pots à pharmacie (albarello) ainsi que de belles séries de carreaux de pavement historiés (motifs géométriques et zoomorphes) ou monochromes sont l'illustration de commandes particulières sans doute plus exceptionnelles.

Mais c'est dans le service de table que les artisans ont réalisé les pièces les plus élaborées, alliant l'élégance des profils aux revêtements glacés colorés ou figurés. Les vases à liquides, pichets à anse coudée, cruches globulaires à bec pincé sont produits en grandes séries tandis que quelques aiguières dans la tradition des *aquamanils* orientaux portent un bec verseur, modelé et zoomorphe, expressif. Les coupes, coupelles pour les épices et plats de service sont le plus souvent ornés de motifs végétaux, géométriques et de poissons ou d'oiseaux peints selon la traditionnelle bichromie verte et brune.

Cette production de faïence, la plus ancienne attestée en France, témoigne de la haute technologie de ces artisans venus d'ailleurs et dont on ne retrouve d'équivalent qu'en Méditerranée, dans les civilisations d'Espagne (*al-andalus*), de Sicile et du Maghreb. La parenté du répertoire des formes et des décors laisse peu de doute sur cette filiation et le transfert de savoir-faire déjà démontré par la présence d'un four de technologie arabe à Sainte-Barbe.

Pourtant, l'étude minutieuse de ces céramiques permet déjà de constater une « provençalisation » progressive des formes. Les dernières productions de vaisselle et de carreaux de pavement en faïence décorée en sont la meilleure illustration : ce sont les prototypes des célèbres productions avignonnaises qui connaîtront une grande diffusion au XIV^e siècle à l'époque pontificale dans tout le sud de la France.

Si la diffusion des productions de cet atelier n'avait jamais été jusqu'à présent repérée sur les sites archéologiques provençaux peu riches en niveaux du XIII^e siècle, les récentes fouilles de sauvetage effectuées dans la cité phocéenne révèlent quelques pièces dont l'attribution est indiscutable.

Le destin du bourg du XIV^e siècle à l'époque moderne

A l'extrême fin du XIII^e siècle ou au tout début du siècle suivant, l'ensemble du bourg est rasé et abandonné pour des raisons mal connues, sans doute liées à la protection de la ville en période de trouble. D'autres hypothèses peuvent être avancées : un échec technologique ou le

Carreaux de pavements
émaillés à décor peint
vert et brun et à décor
d'oiseaux et d'aigles.

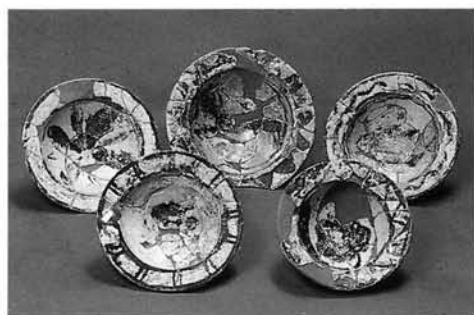


déplacement des potiers vers la nouvelle capitale avignonnaise qui supplante alors la cité phocéenne. L'arrêt de leur activité pourrait correspondre au déclin économique que Marseille connaît au XIV^e siècle.

A cette époque le quartier est pourtant réoccupé une nouvelle fois par des artisans qui travaillent le fer et le corail. Les murs de maisons sont remontés sommairement et le même chemin dessert les ateliers. Sur les sols noirs couverts par les épandages de charbon, de scories et de loupes de métal, quelques petites structures ont pu être interprétées par M.-C. Bailly-Maître comme des emplacements de foyers, soufflets, baquets d'eau ou du billot supportant l'enclume. Puis le quartier est à nouveau arasé au cours du XIV^e siècle, pour la réfection des remparts. D'importants remblais de démolition, liés peut-être au sac de la ville par Alphonse d'Aragon en 1423, scellent ces niveaux qui marquent la disparition définitive au XV^e siècle de ce bourg déjà en décadence.

Cette zone reste en jardin jusqu'au milieu du XVII^e siècle lorsqu'une extension de la ville recommence à l'extérieur des remparts le long des chemins. La création en 1710 de l'Hospice des Incurables et de son jardin au cœur des îlots bâtis a préservé localement jusqu'à nos jours les vestiges exceptionnels de ce bourg médiéval artisanal.

Cette découverte inattendue, riche de significations culturelles, apporte des éléments nouveaux pour la connaissance de Marseille. Pour la première fois, la cité médiévale et ses premières extensions ressurgissent concrètement



De haut en bas :

Pichets émaillés.

Becs verseurs zoomorphes,
d'aguamanils.

Coupelles émaillées à décor
peint vert et brun.

Coupes, écuelles et salières.

Albarello, cruche et coupe
émaillée à décor vert et brun.

Production de l'atelier de
Sainte-Barbe, découverte sur
le site de Jules-Verne.

avec un tissu urbain jusqu'à présent souvent détruit par les constructions modernes. L'arasement du faubourg, par deux fois, révèle les incessants bouleversements qui ont affecté la ville en période d'insécurité. Pour l'histoire des techniques et des sociétés artisanales, ce quartier, spécialisé dans les arts du feu, fournit un premier modèle archéologique pour le sud de la France et permet de donner une vision de l'organisation spatiale d'une officine urbaine. Si l'origine précise des hommes venus avec une expérience propre et une technologie novatrice reste à élucider, la spécificité des installations tout comme le caractère islamique du répertoire des formes produites, démontrent clairement la venue d'artisans issus d'un monde culturel différent. L'ensemble des données recueillies dans l'îlot Sainte-Barbe confirme une fois de plus l'ouverture de cette ville portuaire sur la Méditerranée.

Marseille a su faire appel et accueillir des hommes savants dans l'art de la glaçure et de l'émail ignoré en Provence à cette époque. La présence des plus anciennes faïences dont la ville peut s'enorgueillir dès le XIII^e siècle, autorise à proposer un nouveau maillon dans la chaîne des transmissions du savoir-faire, marquée de continuels déplacements d'hommes et de mélanges de culture.

H. Marchesi, ingénieur, S.R.A. Corse,

J. Thiriot, chargé de

recherches, C.N.R.S., L.A.M.M.,

L. Vallauri, ingénieur, C.N.R.S., L.A.M.M.

La publication exhaustive des résultats est prévue en 1995 pour la tenue du VI^e Colloque international de Céramologie en Méditerranée occidentale à Aix-en-Provence. Un projet d'exposition au Musée d'Histoire de Marseille, à l'Institut du Monde Arabe à Paris, à Faenza et à Valencia... accompagnera cette manifestation. A cette occasion, l'atelier marseillais prendra place dans l'histoire de la fabrication des majoliques vertes et brunes en Méditerranée occidentale par la confrontation de céramiques d'origine maghrébines, espagnoles et italiennes.



Les productions
de l'atelier.

BIBLIOGRAPHIE

- AMIGUES (F.), MESQUIDA (M.G.) - *Les ateliers et la céramique de Paterna (XIII-XV siècles)*, catalogue d'exposition, Musée Saint-Jacques, Béziers, 1993, 72 pages.
- AMOURIC (H.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.) - Potiers de terre en Provence-Comtat-Venaissin au Moyen Âge : le travail des hommes. In : *Artistes, artisans et production artisanale*, Rennes, avril 1983, éd. Picard, Paris, 1986, pp. 601-623.
- AMOURIC (H.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.) - Zones de production céramique et ateliers de potiers en Provence du haut Moyen Âge à l'époque moderne. In : *V^e colloque international sur la céramique médiévale méditerranéenne*, Rabat, 1991, à paraître.
- Aujourd'hui le Moyen Âge, archéologie et vie quotidienne en France méridionale*, catalogue d'exposition, LAMM, ss dir. G. Démiens d'Archimbaud, Sénanque, 1981, 125 pages.
- BERTUCCHI (G.) - Ateliers de potiers et amphores sur la butte des Carmes (chantier des Carmelins). *Archéologie du Midi méditerranéen. Lettre d'information du CRA*, 11, Valbonne, 1981, pp. 17-31.
- BERTUCCHI (G.) - Fouilles d'urgences et ateliers de potiers sur la Butte des Carmes à Marseille. Les amphores. *R.A.N.*, XI, 1981, pp. 135-160.
- BERTUCCHI (G.) - Nécropoles et terrasses funéraires à l'époque grecque, in *Marseille grecque et la Gaule. Etudes Massaliètes*, 3, 1992, pp. 112-137.
- BOUIRON (M.) - *Place Général-de-Gaulle, reconnaissances archéologiques*, juin-août 1992, Atelier du Patrimoine, 8 pages.
- BOUIRON (M.) - Un faubourg médiéval au pied du rempart. *Archeologia*, n° 290, mai 1993, p. 31.
- BOURILLY (V.-L.) - *Essai sur l'histoire politique de la commune de Marseille, des origines à la victoire de Charles d'Anjou (1264)*, Aix, 1926.
- CONGES (A.) - Carrières d'argile et dépotoirs archaïques à Marseille-Bourse.
- Archéologie du Midi méditerranéen. Lettre d'Information du CRA*, 11, Valbonne, 1981, pp. 33-36.
- DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.), FOY (D.) - Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel. Avignon. *Mémoire de l'Académie de Vaucluse*, 7^e série, Tome I, 1980.
- GANTES (L.-F.), MOLINER (M.) - *Marseille. Faculté des Sciences Economiques. Ancien Hospice des Incurables. Rapport de découverte fortuite*, 1988.
- GANTES (L.-F.) - La topographie de Marseille grecque, in *Marseille grecque et la Gaule. Etudes Massaliètes*, 3, 1992, pp. 71-88.
- GANTES (L.-F.), MOLINER (M.) (dir.) - *Marseille, itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale*. Catalogue d'exposition, Musée d'Histoire, Marseille, 1990, 136 pages.
- HESNARD (A.) - « Nouvelles recherches sur les épaves pré-romaines en baie de Marseille », in *Marseille grecque et la Gaule, Etudes Massaliètes*, 3, 1992, pp. 235-243.
- HESNARD (A.), PASQUALINI (M.) - « Ports et navires romains de Marseille », in *Archeologia*, n° 290, mai 1993, pp. 32-33.
- HESNARD (A.), PASQUALINI (M.), VALLAURI (L.) - Tant va la cruche à l'eau. *Un goût d'Italie. Céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Âge au XX^e siècle*, Argilla 1993, Aubagne, p. 19.
- L'Art du Moyen Âge dans les collections marseillaises*, catalogue d'exposition, Musée Cantini, Marseille, 1952, 47 pages.
- LESAGE (G.) - *Marseille angevine, 1264-1348*, Paris, 1950.
- MABILLY (P.) - *Les villes de Marseille au Moyen Âge, ville supérieure et ville de la prévôté, 1257-1348*, Marseille, 1905.
- MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) - *Marseille Sainte-Barbe. Vestiges médiévaux et modernes. Rapport de fouille de sauvetage*, Aix-en-Provence, 1992, 80 pages.
- MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) - The quarter of the olliers in Thirteenth century Marseilles. A transfert of technology. In : *Medieval Europe 1992, Technology and innovation, Pre-printed Papers, Volume 3*, pp. 193-199.
- MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) - Le bourg médiéval des potiers : un échange culturel en Méditerranée. *Archeologia*, n° 290, mai 1993, pp. 26-31.
- Marseille et ses rois de Naples, la diagonale angevine 1265-1382*, catalogue d'exposition, Archives municipales de Marseille, Edisud, 1988, 181 pages.
- MELLINAND (P.) - *Le mobilier céramique de la nécropole romaine de Sainte-Barbe*, Mémoire de maîtrise dact., Aix-en-Provence, 1993.
- MOLINER (M.), GANTES (L.-F.) - *Marseille, Zac Sainte-Barbe, Projet de Park Ste Barbe, Cœur d'îlot. Dossier de demande d'opération de diagnostic archéologique*, 1989.
- MOLINER (M.), GANTES (L.-F.) - Sainte-Barbe cœur d'îlot, Marseille au Moyen Âge, *Marseille. Itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale*. Musée d'Histoire de Marseille, 1990, Marseille, pp. 49-52 et 99-109.
- MOLINER (M.) - Un puits au Panier. *Un goût d'Italie, Céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Âge au XX^e siècle*, Argilla 1993, Aubagne, pp. 15-17.
- MOLINER (M.) - La nécropole gréco-romaine, in *Archeologia*, n° 290, mai 1993, pp. 16-25.
- MOREL-DELEDALLE (M.) - « Aux origines de l'archéologie marseillaise », *Marseille*, n° 160, Marseille, sept. 1991, pp. 42-57.
- PALAZON (J.-N.) - *La ceramica islamica en Murcia*. Volumen I : catalogo, Murcia, 1986.
- PALAZON (J.-N.) - *Una casa islamica en Murcia; Estudio de su ajuar (siglo XIII)*. Centro de Estudios Arabes y Arqueologicos « Ibn Arabi », Ayuntamiento de Murcia, 1991, 276 pages.
- PELLETIER (J.-P.), PICON (M.), RIGOIR (Y et J.) VALLAURI (L.) - Les productions de vaisselle fine (DSP) et communes grises (CCG) dans l'aire marseillaise et le pays d'Apt au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge. In : *V^e colloque international sur la céramique médiévale méditerranéenne*, Rabat 1991, à paraître.
- PERNOUD (R.), BARATIER (E.) - *Histoire du commerce de Marseille*, Tomes 1 et 2, CCIM, 1951.
- POMEY (P.) - *La protection du patrimoine archéologique sous-marin, le cas de Marseille*, PAM-PNUE-Atelier du Patrimoine, Marseille, déc. 1991, 22 pages.
- POMEY (P.), et alii - « Epaves sous-marines », *Voyage en Massalie*, catalogue d'exposition, Musées de Marseille, Edisud, 1990, pp. 226-239.
- RICHARTE (C.) - Un faubourg médiéval, *Un goût d'Italie, Céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Âge au XX^e siècle*, Argilla 1993, Aubagne, p. 18.
- ROSSELLO BORDOY (G.) - *El nombre de las cosas en Al Andalus : una propuesta de terminología ceramica*, Palma de Mallorca, 1991.
- THIRIOT (J.) - *Les fours de potiers médiévaux en Méditerranée occidentale* (Table ronde sous la direction de). Casa de Velasquez, Madrid, 1991, pp. 169-200.
- THIRIOT (J.) - *Bibliographie du four de potier à barres d'enfouissement*. 4^e congreso de arqueologia medieval espanola, Alicante, 1993, à paraître.
- VALLAURI (L.), VICHY (M.), BROECKER (R.), SALVAIRE (M.-C.) - Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône. In : *La céramique en Méditerranée occidentale, X^e-XV^e siècles*, Valbonne 1978, Paris, 1980, pp. 413-427.
- XIMENES (S.) - « Etude préliminaire de l'épave sarrazine du rocher de l'Esteou », *Cahiers d'Archéologie subaquatique*, n° V, 1976, pp. 139-150.

Crédits photographiques et reprographiques

- C.E.T.E.R., Service Photographie, Marseille, pp. 6, 9
- Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille, Equipe d'Archéologie Municipale, Marc Bouiron, pp. 12, 50, 53
- Atelier du Patrimoine, E.A.M., Manuel Moliner, pp. 12, 13, 17, 22, 23
- Francis Cognard, pp. 18, 21, 24, 27, 31, 50, 53, 54
- F. Cognard et S. Bien, pp. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 27, 29, 30
- Laboratoire Arts Graphiques, S.R.A., P.A.C.A., J. Prodhomme, C. Hussy, p. 36
- Henri Marchesi, pp. 39, 41
- Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, C.N.R.S., Jacques Thiriot, p. 40 haut
- L.A.M.M., C.N.R.S., Lucy Vallauri, p. 40 milieu
- Centre Camille-Jullian, C.N.R.S., Philippe Foliot, pp. 34, 35, 39, 41, 43, 44, 47, 49, 58 milieu, 59
- C.C.J., C.N.R.S., Margot Derain, pp. 56, 58, 59 bas
- Yves Rigoir, pp. 40 bas, 41 haut, 44, 46

Maquette

Images En Manœuvres

Photocomposition

SMAP

Photogravure

P.T.O.

Impression

Laffont

Couverture

Bec verseur zoomorphe d'aguamanil.

© Musées de Marseille

ISBN 2-907-437-08-9

Achevé d'imprimer en décembre 1993